

soté, prouverait d'abord que non-seulement il n'avait pas de bonnes mœurs, mais qu'il doit être rangé au nombre des fourbes et des imposteurs. Or, les signes auxquels on reconnaît l'imposteur sont connus de tous. C'est un homme éminemment rusé, fanatique, qui se donne pour l'ami de Dieu, et publie ses visions sans se donner la peine de les prouver, qui oppose toujours la sainteté à l'impiété ; compose avec soin toutes ses actions, mais en secret méprise la vertu, cultive ses propres intérêts, et recherche la puissance et l'honneur ; il capte la bienveillance par des flatteries, dissimule ses propres égarements, et par la vanité de ses discours vise aux applaudissements du vulgaire. Voilà l'image de l'imposteur, telle que la raison et l'histoire de tous les siècles nous l'ont tracée. Qu'y a-t-il là de commun avec Yves, homme rustique, illettré, simple, dévot, étranger au bruit de la foule, dénué de toute ambition, qui n'ose pas même, vu sa grande humilité et la timidité de son caractère, manifester les merveilles de Dieu ? Pourquoi, en effet, ce pieux agriculteur aurait-il voulu forger une fable ? Pourquoi n'aurait-il pas renoncé aux premières démarches, alors que tous le rejetaient et que son propre curé le repoussait si durement ? Pourquoi, assailli de toutes parts par tant et de si grandes difficultés, et privé de tout espoir humain, se serait-il plu à insinuer à d'autres une erreur qui lui valait tant d'angoisses et d'avaries ? Pourquoi, au moins, à l'article de la mort, et à la veille d'être comparé au tribunal suprême, n'a-t-il pas désavoué son erreur ? C'est un adage commun que personne ne ment gratuitement. Or, ce pieux paysan n'obtint ni richesses ni honneurs, il mena toujours une vie humble et pauvre, et bannissant tout souci des choses de la terre, il demanda son admission au Couvent des Carmes, où séparé du monde il vit arriver le jour suprême.

Supposons toutefois qu'il ait voulu induire les fidèles en erreur. Aurait-il pu néanmoins atteindre le but désiré